

Le cornet périphérique

Le monstre du placard

Dans le placard ici,
de noires mandibules,
des mâchoires des scies !,
de sombres libellules !

Des serpents y serpentent
d'étagères en cintres !
Et j'ai vu par la fente
une hydre horrible en ceinte !

Combien sont ses bébés ?
Trente-quatre je crois,
dont l'un sera l'abbé
d'un couvent apostat !

Pour fêter ça le Diable
entouré de succubes
terribles détestables,
s'invite dans un cube.

Ce cube prodigieux —
cube de naphtaline —
est peu vertigineux...
Je crois que j'hallucine.

Au pied de cette échelle

Au pied de cette échelle
monte d'abord un pied,
voilà déjà le ciel :
déchausse tes souliers.

Vincent-Thomas te guide :
tire sur tes cheveux
pour bondir dans le vide,
et traverser les cieux.

Dans la grande lumière,
prends un bain de soleil ;
puis oublie donc hier,
tu verras des merveilles !

Traverse l'univers,
visite ses musées !
Tout au bout est ouvert
un vieux passage usé.

Depuis le paradis,
prends bien soin de mon âme ;
et reviens-nous pardi !,
illuminé de flammes !

Dans le four

Dans le four allumé,
un gros gratin gratine,
dont la fine fumée
sent la chocolatine.

Délicate senteur
de Chine et de Paris,
et d'huile de moteur,
et d'haricots trop cuits.

Ça fume et ça bouillonne,
ça crame et tourne au bleu,
au vert et puis au jaune ;
je n'ai plus faim parbleu !

Vite maman éteins
la machine infernale
de sulfite et d'étain
qui rougeoie et s'emballe !

Le four explose alors
détruisant la cuisine
par des projections d'or,
de cuir et de résine.

Fugue forestière

Je suis vraiment fâché :
la poupée de ma sœur
a plus de steak-haché
que moi ; c'est un malheur !

Je râle, et boude ; écrit
ma lettre au Président,
pour que cette infamie
lui reste entre les dents.

Mais c'est moi qu'on puni !
Parole !, c'est un comble !
Rageur, je vais sans bruit
m'en aller par les combles.

Cette nuit, il fait noir,
en plein milieu des bois ;
j'avance sans y voir
en me croisant les doigts.

Mille bruits inquiétants —
chenille ou bien serpent ? —
me glacent tant le sang
que je rentre en courant !

Le cabaret imaginaire

Dans le petit Robert,
que j'aime à feuilleter,
voilà le mot "lombaire"
et le mot "cabaret" :

un cabaret si grand
qu'on y met ma maison,
ce gros livre pédant,
lombaires à foison,

du lambris sur les murs,
des hommes et des femmes,
un prêtre qui murmure,
un bon gros feu de flammes,

la souris verte au feu,
le bonheur dans le pré,
et dis à ces messieurs : «
Venez au cabaret ! »

Moi, je m'enfuis très vite
du cabaret piégé,
et par bonheur évite
un ravage initié !

L'extraterrestre de la salle de bain

Avec ses quatre antennes,
ses trois paires de pattes,
sa figure vilaine,
et son immense rate,

avec ses deux mâchoires,
sur sa tête une frange,
ses vingt cornes d'ivoire,
et son zizi étrange,

avec son abdomen,
plus grand que Jupiter,
et son gris cérumen,
plus lourd qu'un militaire,

avec son air débile,
son odeur de guano,
ses oreilles futilles,
et son sang vert fluo,

une drôle de bête
habite le miroir.
Je change de planète
ou je vis dans le noir.

Si j'étais omniscient

Si j'étais omniscient,
je saurais le Robert ;
que je serais content,
et que je serais fier !

J'épaterais les filles
en faisant des manière,
parlant de sapotilles ;
je serais l'univers !

Je serais polyglotte,
et physicien quantique.
Vêtu de redingote,
je serais sage antique.

Je serais humblement
un prodige du go,
et de l'ameublement,
entre autres, tout de go !

Je parlerais en rimes
et en alexandrins.
Ma culture sublime ?
Celle des mandarins !

Quand je serai zinzin

Quand je serais zinzin,
couvant un Alzheimer,
je me croirai lapin
et boirai des liqueurs.

J'aurai la barbe longue,
qui trainera au sol ;
je porterai des tongues
et des aérosols.

Entonnoir sur la tête,
j'entonnerai un chant
qui met le cœur en fête,
et j'oublierai maman.

Je ne connaîtrai plus
le nom de mes parents ;
et je ne pourrai plus
jamais être garant.

Alors dans les méandres
d'un esprit picoré,
je pourrai te comprendre,
ma mamie adorée...

Pour affronter la rentrée

Il y a sur la terre
beaucoup de paradis,
mais tout autant d'enfer,
sans faire de comédie.

Dans la vie le meilleur
est les bras de maman
à l'infini douceur.
Et pourtant et pourtant...

Car voilà bien le pire
que la rentrée des classes,
quand sans jamais sourire,
Maître est si long qu'il lasse.

Mais moi je suis malin,
et quand survient septembre,
je prends tant de câlins
que maman se démembre.

Alors aux heures sombres
des longs enseignements,
Maman est dans mon ombre —
paradis somnolent...

À la majorité

À la majorité
je m'en irai au bar
pour y aller voter
fringué comme un loubard.

Je porterai des caisses,
remplies d'or et de plomb,
sans que je ne m'affaisse :
droit et avec aplomb.

J'aurai quatorze enfants,
dont trois petits bébés,
qui seront forts et grands
et feront ma fierté.

Je serai si velu
que je me raserai !
Et je serai l' élu
d'une grande contrée !

Mais que se serait beau
d'être enfin un adulte !
Prélat à Macao,
j'y ferai des culbutes !

Le piment

Hier au restaurant,
dans son canard laqué,
papa mis du piment
et le fit remarquer.

Le piment était rouge
et bien trop fort pour moi.
Pour mettre dans mes courges,
et me causer l'émoi,

il faut du piment rose —
que dis-je rose pâle —,
le piment noir je n'ose
le prendre sans un rôle.

Ou bien du piment bleu,
car je suis un garçon ;
c'est un piment fameux
pour devenir maçon.

Moi peintre en bâtiment,
de toutes les couleurs,
je ferai des piments
pour toutes les humeurs !

Au paléolithique

Au paléolithique,
j'aurais été je crois,
un homme préhistorique
qui garde son sang-froid

pour chasser le mammouth
et le tyrannosaure,
tantôt l'été en août,
tantôt l'hivers l'aurore,

avec de bons gourdins,
des piolets des matraques,
fabriqués au jardin
surtout pour cette traque,

mais aussi pour jouer
dans cette vaste grotte
d'où je dois bien avouer
combien ma sœur est sotte

de faire la dinette
sans manier le silex ;
d'aller en trottinette
sans chasser le Tyrex.

Si un jour je suis pauvre

Si un jour je suis pauvre,
je mangerai du riz,
plus jamais de guimauve ;
je boirai mon pipi.

Je mangerai ma mère,
en partant du téton ;
je mangerai mon père,
après bénédiction.

Et nu comme un gros ver,
j'aurai des pieds cloutés
pour voguer la galère,
chantant « Papa où t'es ».

Digérée le lundi,
maman me répondra : «
tu l'as bouffé mardi
comme un anaconda ».

Je dormirai sous terre,
dans un lit en carton,
au plus près de l'enfer,
plus dénué qu'avorton.

Si un jour j'étais riche

Si un jour j'étais riche,
j'offrirai des cadeaux :
une pleine bourriche
remplie d'eldorados.

Plus de pauvre c'est sûr !
C'est beaucoup mieux ainsi ;
que cela les rassure,
plus de pain sec rassis.

Plus de cannibalisme
quand on meurt de faim ;
le pantagruélisme
est rassasié enfin !

Plus de lit en carton
quand on meurt de froid ;
mes les draps de coton
où sommeillent les rois !

Oui moi quand je suis riche,
il n'y a plus de pauvre,
car n'étant jamais chiche,
oui c'est moi qui les sauve.

Au journal télévisé

À la télévision,
ils ont montré un pauvre,
avant l'eurovision,
après des crânes chauves.

Le pauvre était couché,
comme on fait pour dormir,
le visage écorché
posé sur la satire

d'un vieux journal usé.
Mourant de froid de faim,
statique médusé,
de son regard éteint,

crachant un peu de sang,
il expira soudain.
Un fait d'hivers récent :
on en fit du boudin.

Du boudin pour les pauvres
avec le sang d'un pauvre,
parti aux cieux des pauvres
nourrir le dieu des pauvres...

Si j'étais un oiseau

Si j'étais un oiseau,
je serais rose et bleu,
un très beau damoiseau :
le ciel serait heureux.

Je serais jaune et vers
pendant la migration
pour habiller l'hivers
de mes colorations.

Au retour du printemps,
je serais mauve et cyan ;
je prendrais du bon-temps
visitant le Liban.

Mais Beyrouth est en flammes,
je ne suis un oiseau ;
je suis blanc et sans âme,
pas même damoiseau.

Il faut ranger la chambre.
Adieu rêve et perchoir... (
ou est le morceau d'ambre ?)
Ce n'est qu'un au revoir.

Bonbons et biberon

Quand j'étais un bébé,
beuglant comme un taureau,
je beuglais pour téter,
pour téter comme un veau.

Avant le biberon,
je beuglais pour mon lait ;
sans honte et sans façon,
j'étais rouge et ridé.

Maintenant je suis grand :
il me faut des bonbons.
Demandés poliment,
c'est pourtant souvent "non".

C'est pourquoi tout honteux,
en cachette je pleure,
car pour moi tout l'enjeu :
camoufler mon malheur.

Mes larmes silencieuses,
réchauffés de baisés,
s'apaisent malicieuse
grâce au bonbon visé.

Les moustiques

À la télévision
ils parlent du palu.
Et c'est une vision
qu'il n'aurait pas fallu.

C'est ce que dit maman...
Mais papa me répond.
Et je m'en vais ramant
faire une expédition.

Des milliards de moustiques
infectés par la peste
m'agressent puis me piquent ;
m'attaquent vite prestes.

Et je n'ai plus de peau ;
seulement boursouflures :
je suis vivant appeau
pour bêtebêtes enflures.

Je me meure déjà ;
déjà je me désosse :
cruels piranhas
qui rongent jusqu'à l'os !

La potion magique

Je serais si content
d'être enfin un adulte !
Bien qu'âgé de sept ans
j'ai des savoirs occultes.

Trouvé sous une armoire
et drapé d'un linceul,
au grenier un grimoire
d'un vieux quadrisaïeul

donne en latin ancien
la formule magique
qui fait sitôt doyen
par un sort énergétique.

Dans ma potion secrète,
il me faut de la glace
qu'on trouve sur la crête
des hauteurs de l'Atlas.

Mais papa ne veut pas
d'escalade de monts.
« Pour grandir bois ta soupe ! » :
pour tous mots un sermon !

La tumeur au cerveau

La tumeur au cerveau
est une grosse bête,
grosse comme un gros veau
qui te broute la tête.

D'abord elle dissout
à la soude caustique
un neurone en dessous
de l'aire hippocampique.

Puis elle se nourrit
de synapses en vrac ;
et tout cela pourrit
comme en sclérose en plaques.

Et le gros ventricule !...
La tumeur s'y abreuve
grâce à la tentacule
qui méprise l'épreuve.

Et puis la tête éclate,
projetant dans les airs
la cervelle écarlate
qui retourne à la Terre.

À la foire aux plaisirs

À la foire aux plaisirs,
qu'il est bon d'être enfant !
Il n'y a qu'à saisir
la joie entre les dents...

Une barbe-à-papa,
douce comme un nounours,
au bon goût de nougat :
c'est papa qui débourse !

Le choc des mécaniques,
aux auto-tamponneuses :
surtout pas de panique,
il rend maman heureuse.

Et puis le train fantôme,
interdit aux adultes :
j'aime quand j'y frissonne ;
la lumière en résulte...

Et il faut repartir,
lassé de sensations,
de musique et de tirs,
le cerveau en fusion.